

# Pascal écrivain

par René PINTARD

*professeur à la Sorbonne.*

EN ces jours qui nous rappellent la mort, il y aura bientôt trois siècles, de Blaise Pascal, — et sa naissance, un 19 juin, — comment notre premier mouvement ne serait-il pas de nous interroger sur la place qu'occupe, dans l'histoire de nos lettres, l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées*?

Place obtenue sans recherche, presque par hasard, par un homme qui ne mettait pas enseigne d'auteur et pour qui la littérature n'avait pas été vocation. A l'âge où se décident les destinées, le jeune Blaise ne s'attarde pas à ces jeux de salons dans lesquels les plus habiles prosateurs de son temps acquièrent aisance et naturel; aux efforts qui se multiplient pour purifier notre langue il ne prête guère d'attention! il ajuste les rouages d'une machine arithmétique et manie des sarbacanes de verre; il s'accoutume, dans d'austères livres de dévotion, au style le plus mortifié. Gauche, oh combien! dans son *Essai pour les coniques* ou dans sa dédicace *A Monseigneur le Chancelier* : lourd, solennel, archaïque, chargé d'élégances qui sentent encore la province ou le règne du roi Henri. Qui aurait

Discours à la Sorbonne, 13 juin 1962.

cru, en lisant ces essais maladroits, qu'un grand écrivain était en train de naître?

Mais le génie a tôt fait de se frayer un chemin. La vivacité d'humeur de Pascal, la précision de son esprit, cette passion de la clarté qui le tiendra toujours façonnant assez vite l'original langage de ses écrits scientifiques. Point de ces amples phrases aux inflexions parfois subtiles qui révèlent, chez un Descartes, à la fois les longs calculs de la pensée, le souvenir des tournures latines et quelque jalousie pour les prouesses ornementales d'un Guez de Balzac. Guère non plus, après 1647, de périodes du type oratoire. Peu à peu, aux circuits de mots éclairés de haut par le déroulement d'une noble comparaison se substituent des énoncés simples, un choix strict d'exemples topiques, une sobriété à laquelle la parfaite justesse des rapports ajoutera l'énergie et où l'ironie, çà et là, glisse quelques traits aigus. La syntaxe s'allège, s'anime : brusques départs, interrogations, détours soudains où semblent s'ébaucher telles hardiesses des *Pensées*. Déjà Pascal l'emporte, dans l'art de définir et de démontrer, sur tous ses émules; déjà il a trouvé un style de savant et de penseur, ce style qui, dira Sainte-Beuve, « se joue sur la pointe du compas ». Qu'il se donne, dans le monde, un peu de relâche; qu'il s'ébroue dans la lecture du *Roman comique*, voire du *Grand Cyrus*, comme dans la conversation du chevalier de Méré et qu'il apprenne à être facile en même temps que net et rigoureux : ce sera, dégagé de toute sécheresse et de tout pédantisme, ce chef-d'œuvre de limpide élégance qu'est l'essai sur *L'Esprit géométrique*.

Pascal aurait pu en rester là, à cette annexion du domaine de la pensée scientifique à notre prose littéraire. Ses amis de Port-Royal en décident autrement le jour où ils l'appellent au secours d'Arnauld menacé par la Sorbonne de nouvelles censures. Le jeune savant sent bien qu'il ne lui suffira pas, pour écarter le péril, d'ébranler quelques docteurs : il lui faudra plaire aux gens du monde, aux femmes, être « agréable, railleur et divertissant ». Qu'à cela ne tienne! Voici, campé devant nous par l'astuce du controversiste improvisé, celui dont la malice égaiera les débats les plus sévères : cet enquêteur faussement ingénu, qui court avec empressement des jansénistes aux molinistes, qui entre dans les vues de chacun avec une complaisance enjouée et traîtresse; infaillible déceleur des hypocrisies, des équivoques, des sophismes, et qui, à chaque scandale, va éclater de colère éloquente ou d'insolente jubilation.

Plus pittoresques encore, ses partenaires : le docteur de Navarre, engoncé dans sa suffisance théologique; les jacobins, d'un dogmatisme si allègre; le jésuite, débordant de gentillesse présomptueuse, certain de ne pas avoir tort puisqu'il jouit de la flatteuse confiance de M<sup>me</sup> la Maréchale et de M<sup>me</sup> la Marquise; le casuiste, chez qui l'ingéniosité de ses confrères a dégénéré en manie, au point qu'il ne voit plus les pièges dans lesquels, au terme de ses brillants exercices, il va basculer : vaniteux, certes, condescendant et pincé; jovial néanmoins, épanoui, enthousiaste, jobard, trop tard soupçonneux; et toujours raffinant avec délices aux lisières de l'absurde ou du ridicule : « *Peut-on, sans rompre le jeûne, boire du vin à telle heure qu'on voudra, et même en grande quantité? On le peut, et même de l'hypocras.* — Je ne me souvenais pas de cet hypocras, dit-il; il faut que je le mette dans mon recueil. — Voilà un honnête homme, lui dis-je, qu'Escobar. — Tout le monde l'aime, répondit le Père : il fait de si jolies questions. » Pascal, dans les dialogues si déliés et si forts des *Provinciales*, prête des visages aux idées; il transforme un débat en comédie ou en drame : grand artiste soudain révélé, avec des problèmes il crée de la vie.

De la vie, et sous les formes les plus diverses. Les *Petites Lettres* commencent comme un reportage, s'animent en scènes de théâtre, se contractent et s'aiguisent en pamphlet, se recueillent pour finir en une grave méditation. Les contemporains de Pascal s'émerveillaient d'y voir courir, sous la finesse des sous-entendus et la vivacité des reparties, la flamme de la passion. Dédaignerons-nous d'y prêter aussi l'oreille aux subtiles suggestions de l'assonance, ou de rire avec le facétieux chef d'orchestre qui y compose, avec quarante noms de jésuites, le plus cacophonique des carillons? Mais nous continuerons d'y suivre surtout avec admiration les jeux d'abord, les assauts ensuite de ce polémiste si souple dont la plume, amie du mot propre et du trait familier mais incisif, réussit à passer de l'ironie insinuante à l'argumentation tendue, du persiflage au cri indigné, de la pétulance ou du sarcasme à des professions de foi majestueuses comme des hymnes. Pascal, seul moderne, aux yeux de Boileau, digne de soutenir le parallèle avec les anciens; Pascal, que d'autres comparaient à Sénèque pour l'énergie, à Cicéron pour l'ampleur, à Lucien pour la malice, à Platon pour l'aisance souriante. Voltaire n'a pas moins bien souligné la séduisante variété des *Provinciales* : « Toutes les formes d'éloquence y sont renfermées. »

Ajouterons-nous, avec Voltaire encore ou avec Chateaubriand, que Pascal y « fixe la langue que parlèrent Bossuet et Racine »? Ce serait oublier que, dans leurs parties sérieuses, dominées par les exigences de la démonstration, elles conservent encore de ces articulations laborieuses, de ces constructions complexes dont le classicisme à son apogée saura faire l'économie. Ce serait aussi méconnaître l'œuvre accomplie par d'autres artisans de notre prose, moins illustres mais efficaces, qui, dès cette date, s'expriment avec une légèreté plus constante. Cependant leur langue fluide, transparente, risquera de ne trouver son emploi que dans de piquantes narrations ou de subtils paradoxes, pour libérer les humeurs d'un Bussy ou servir l'ingéniosité critique d'un Saint-Évremond. Le mérite éminent des *Provinciales* n'est pas tant d'avoir créé le style des honnêtes gens que de lui avoir donné ses lettres de noblesse en le contraignant à affronter, sans perdre son charme, les questions théologiques les plus ardues et les plus épineuses difficultés de la morale; c'est d'avoir su mettre tout ce qu'il avait acquis de finesse au service d'une pensée forte. Certes, cette pensée a ses outrances, ses injustices même. Mais si Pascal passionne le débat, il ne l'élève pas moins. Savant, il propose des remarques pénétrantes sur les ordres et les moyens de la connaissance; logicien, il définit les lois de l'honnête discussion; homme de cœur et chrétien, il proteste contre tout ce qui risque d'altérer cette unité de la conscience sans laquelle il n'est pas plus de vraie religion que de vraie philosophie ou de vraie morale. Conviction ardente, douloureuse déjà : « C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaie d'opprimer la vérité. » Mais, sous le fouet de l'inquiétude, elle se redresse et se cabre : jamais ne seront affirmés avec plus de grandeur qu'à la fin de la *XII<sup>e</sup> Provinciale* les droits de la vérité contre la force, la foi dans le triomphe inéluctable de la vérité.

Cette vérité, Pascal pensera la défendre encore, en des circonstances variées, par quelques lettres ou opuscules. C'est cependant à l'apologie de la religion chrétienne qu'il consacra la plus grande partie de ses forces déclinantes, et l'écrivain qui s'était trouvé dans *Les Provinciales* va s'accomplir dans les *Pensées*. Malgré la maladie, malgré la souffrance, il trace, sur les grandes pages qu'il découpera ensuite en languettes pour un premier classement, ces fragments, ces esquisses, ces notes informes qui ont fait plus encore pour sa gloire d'écrivain que *Les Provinciales* les plus parfaites. Œuvre inachevée, et que le public n'a longtemps connue que sous

une forme incomplète, approximative : ayons, ce soir, un mot de gratitude pour l'admirable lignée des exégètes, des éditeurs, des déchiffreurs qui peu à peu nous l'ont restituée telle qu'elle était. Ils se sont penchés sur cette écriture aiguë, parfois convulsée; ils en ont examiné les signes les plus ténus, les mots biffés, les surcharges; ils ont considéré, par transparence, les filigranes et les trous d'enfilure. Labeur absurde peut-être, à force de minutie? Non, grâce à lui, nous nous asseyons près de la table de Pascal, nous assistons, spectacle magnifique, à la naissance de la beauté. Voici le premier élan de la plume, réussite foudroyante ou tentative incertaine; immédiatement ou après un intervalle, les repentirs, qui rétablissent la propriété des termes un instant méconnue, précisent une image, reportent à la bonne place les trouvailles d'abord gaspillées, préparent des effets plus saisissants; les additions, qui donnent aux notes initiales l'orchestration qu'elles appelaient; partout, et toujours victorieuse, la recherche de la plénitude : et l'ébauche inégale s'ordonne en un prestigieux développement.

« Pascal », suggère, il est vrai, l'auteur de *Port-Royal*, « Pascal, admirable écrivain quand il achève, est peut-être encore supérieur là où il fut interrompu ». Gloses, là-dessus, et contregloses. Mais à quoi bon opposer la lumière de l'art et l'éclair du génie? Le texte des *Pensées*, tel que nous le livrent les travaux d'un Tourneur ou d'un Louis Lafuma, fait briller l'une et l'autre. Grandioses architectures des *Deux Infinis* ou des *Trois Ordres*; fresque colorée, animée, grouillante, du fragment sur l'*Imagination*; dramatiques confrontations, comme celles où seront ensemble confondus pyrrhoniens et dogmatistes; lumineuse ouverture musicale qui prélude aux « preuves de Jésus-Christ » : à ces morceaux d'anthologie, qui germent et s'épanouissent sous nos yeux, se mêlent les notations plus brèves : sentences, schémas de plans, questions laissées sans réponse, simples indications mnémoniques, pierres d'attente : un riche magasin de formes; l'atelier d'un sculpteur surpris aux étapes les plus diverses de l'invention et de l'accomplissement.

Nous y reconnaissons, naturellement, les qualités qui s'affirmaient dans *Les Provinciales* et que peut-être telles méditations sur l'« ordre », telles originales réflexions sur l'art d'agréer et l'art d'écrire auraient portées à un degré plus élevé encore de perfection. Mais la hâte conduit Pascal à subordonner certaines d'entre elles à d'autres. Il n'a pas eu le loisir de détendre son argumentation; il n'a pu accueillir, comme il le projetait, ses lec-

teurs « honnêtes gens » par le sourire du dialogue ou de la lettre; il n'a pas donné l'ampleur sereine à laquelle sans doute elles étaient promises à l'évocation des grandeurs de Jésus ou à celle de la félicité de l'homme avec Dieu. Il a dû courir au plus pressé, et y courir vite : rien d'étonnant si nous voyons, dans le tableau qu'il construit avec une fermeté impérieuse, s'accumuler les touches sombres; la netteté de l'idée se plier aux formes dures de l'antithèse; la logique se crispier dans la succession des renversements du pour au contre; l'interrogation, l'exclamation, l'interpellation, l'anacoluthie accentuer l'allure nerveuse de la phrase et transformer en combat l'effort pour persuader. La tendresse, sans doute, n'est pas étrangère au cœur de l'apologiste; mais ne doit-il pas accélérer sa marche, talonner son interlocuteur? « S'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante; et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. » Un mouvement impétueux emporte les *Pensées* vers leur but.

Point desséchées, cependant, par cette passion et cette rigueur. Les habitudes du savant, un sens de la vie que les austérités n'ont pas éteint, la charité même s'unissent en Pascal pour l'engager à faire le plus concrète possible cette représentation de la condition humaine par laquelle il veut frapper puis convaincre le libertin. Montaigne lui fournit un riche gibier d'observations savoureuses. Il y ajoute de son cru, se souvient du petit garçon qu'il a été, épie ses humeurs, regarde se battre dans la rue, autour d'un chien, « ces pauvres enfants ». Du ciron à la lampe éternelle qui éclaire l'univers, tout lui est preuve ou indice. Il s'intéresse aux conditions : cordonnier, crocheteur, soldat, chartreux. Aux façons de vivre aussi; et par la pensée il se fera joueur de paume avec les cavaliers qui passent sous sa fenêtre rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel; chancelier, président, pour mesurer l'amertume d'être en disgrâce dans une maison des champs; roi même, s'il le faut, et il verra « qu'un roi sans divertissement est un homme plein de misères »; c'est tout juste s'il ne se poste pas au débucher du sanglier, pour surprendre l'excitation joyeuse de ce père qui, ce matin, pleurerait son fils unique. Nul livre, depuis *Les Essais* jusqu'aux *Caractères* et au-delà, n'est, plus que les *Pensées*, nourri d'une méditation pénétrante sur la vie morale, intellectuelle, sociale, physique même, happée dans une prise frémissante; nul ne fait, dans l'expression littéraire, la part plus généreuse au réel.

A un réel que l'imagination souvent creuse et transfigure. Non

que Pascal s'abandonne librement à la sienne. Il ne feuillette pas, pour y trouver jouissance ou émerveillement, le grand dictionnaire des analogies sensibles : les choses ne lui parlent qu'à travers sa pensée. Il interroge le ciel en mathématicien et en philosophe, et parle en ingénieur des rivières; l'homme seul l'incite à se souvenir du roseau. Les éléments eux-mêmes ne s'animent pour lui que lorsqu'ils deviennent théâtre ou symbole de notre aventure : et voici la terre qui « s'ouvre jusqu'aux abîmes », engloutissant nos présomptions; ou bien ce milieu vaste, où nous voguons « toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre », poursuivant un terme qui « échappe à nos prises, nous glisse et fuit d'une fuite éternelle ». C'est encore à l'approche des humains que s'éveille chez Pascal la verve. Elle fait grimacer la silhouette de l'avocat ou du médecin et charge de couleurs cocasses l'image de ce magistrat tout dévot, au sermon, jusqu'à ce que le secoue le fou rire. Elle rend visibles l'abstrait et le collectif : « Un bout de capuchon arme vingt-cinq mille moines. » Elle mêle aussi, aux acteurs de l'universelle mascarade, les puissances qui les dominent : l'Opinion; la Raison, qui somnole; les Sens, qui jouent au plus fin avec elle; l'Imagination, qui, aux enchères, l'emporte sur sa rivale : « La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses. » Clameurs et gesticulations : bien des scènes s'esquissent, entre ces personnages dérisoires. Cependant, passante mystérieuse, la Vérité « erre inconnue parmi les hommes, Dieu l'a couverte d'un voile, qui la fait méconnaître à ceux qui n'entendent pas sa voix ». Elle se montrera un jour, dans le cachot où le condamné à mort attend l'exécution de son arrêt; ou tout simplement au bord de la fosse : « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste : on jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais... » Comique et tragique; ombres et rayons! ce puissant dramaturge est aussi un visionnaire du monde intérieur. Shakespeare? Dante? On a dit encore : Rembrandt.

La lecture de la Bible est passée par là, et celle des grands spirituels; la familiarité, aussi, avec la répétition litanique, et la pratique de la prière. Ces symétries, ces échos qui, dans la *Lettre sur la mort de M. Pascal le père*, s'associaient en rappels un peu indiscrets deviennent, estompés, assourdis, dans le *Mystère de Jésus* ou dans la *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*, le pudique accompagnement musical des émotions les plus profondes. Ils apparaissent aussi dans les *Pensées*, orchestrant l'action de grâces

au Christ libérateur, scandant l'hymne à la gloire de la charité, ailleurs donnant une résonance affectueuse à des analyses purement intellectuelles. Que Pascal joue avec les tons (« Que de royaumes nous ignorent! ») ou qu'il échafaude d'audacieuses combinaisons de rythmes, il ajoute à son art une dimension nouvelle. Ainsi le drame devient poème : poème de l'humanité en quête de certitude et de bonheur; poème d'une foi qui monte, à travers toutes les douleurs, vers la joie. Suprême grandeur littéraire des *Pensées!* C'est par elles que Pascal, dans le siècle où la prose est, plus qu'en aucun autre, surveillée, contenue, menacée même d'appauvrissement par les emprises du goût et d'une raison exigeante, maintient, avec Bossuet, l'équilibre entre l'abstrait et le sensible, et seule réunit la paradoxale alliance de l'exactitude, de la musicalité et de la hardiesse. C'est aussi par leurs fusées qu'il ouvre, dans notre tradition stylistique, cette grande trouée par où passeront toutes les richesses de la prose poétique et du poème en prose, depuis les modulations de Jean-Jacques ou les somptueuses cadences de Chateaubriand jusqu'aux fulgurations d'*Une saison en enfer*, jusqu'à telles harmonies, âpres ou subtiles, d'écrivains de nos jours.

Ces « cris d'aigle blessé », dont se sont enchantées les générations romantiques, ces strophes chargées d'ardeur et de lucide mélancolie retentissent toujours dans les sensibilités. Un Barrès, évoquant les bords de l'Euphrate, n'y entendait pas glisser l'immense nappe liquide : quelques lignes chantaient dans sa mémoire, celles où Pascal, retrouvant le lyrisme des *Psaumes*, oppose aux fleuves de Babylone, qui « coulent et tombent et entraînent », la « Sainte Sion, où tout est stable et où rien ne tombe ». Mais ces fleuves, ailleurs dans les *Pensées*, deviennent les trois « fleuves de feu » de la concupiscence, près desquels pleurent ceux que tourmente le regret « de leur chère patrie, de la Jérusalem céleste, dont ils se souviennent dans la longueur de leur exil » : le délicat Charles du Bos, à son tour, écoute « les lignes sur les fleuves de Babylone, dont la lourde volute contrite s'apparente, dit-il, à tel adagio des quatuors de Beethoven ». Un Claudel lui-même, si souvent irrité contre un penseur qui n'a pas cherché, comme lui, dans la splendeur du monde créé la manifestation de Dieu, s'arrête tout de même, un instant, pour sauter la phrase où la méditation sur l'immensité de l'univers s'allonge et puis tressaute et enfin se rompt dans une chute tragique : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. »

Les novations esthétiques qui se sont multipliées depuis un

siècle, loin de diminuer la gloire de Pascal écrivain, n'ont fait — maintes récentes et pénétrantes études le montrent — que rendre les lecteurs français plus aptes à goûter l'originalité d'une œuvre qui unit, avec une acuité toute moderne, la palpitation des romantismes éternels et la netteté classique. Y contribue aussi, sans doute, la force d'une pensée qui, présente aux grands débats d'idées du XVIII<sup>e</sup> siècle et du XIX<sup>e</sup>, continue de répondre aux interrogations des esprits. Car, dans cet homme dont Pascal nous représente les aspirations contradictoires et les facultés incomplètes, comment, après tout, ne reconnâtrions-nous pas nos contemporains, nous-mêmes, cet homme moderne que des prospérités ne défendent ni des tourments ni du déséquilibre et qui, inquiet de ses victoires, impuissant à tâter les parois de son monde indéfiniment élargi, a peine à se maîtriser et à se comprendre; l'homme moderne divisé, déchiré, et qui découvre toujours un langage intelligible chez ce poète du XVII<sup>e</sup> siècle qui mieux qu'aucun autre a su dire, de l'homme de tous les temps, à la fois la misère et la grandeur ?